

On avait partout de bonnes raisons, et, je dois le dire, on évinçait fort poliment.... mais on ne publiait pas!

Une flèche de découragement traversa le cerveau de La-Plume. Cependant, il ne fléchit pas encore et prit le bateau pour Montréal.

Là, mêmes manœuvres, mêmes refus courtois, mais fermes. On avait la complaisance de jeter un coup-d'œil sur son manuscrit, mais on avait aussi le gros bon sens de ne pas se mettre sur les bras le grand roman épique de mon malheureux ami.

Le jeune homme perdit alors complètement courage. Le dernier coup du sort le terrassa. Il sentit qu'une fibre venait de se briser pour toujours dans son âme, et, donnant un dernier regard à son pauvre roman, il l'enveloppa dans les profondeurs discrètes de son énorme valise.... sauf à l'exhumer de là quand la littérature viendrait à prendre sa légitime part de droits sur les goûts de ses compatriotes.

Puis, sonnait à toute volée le glas funèbre de sa dernière illusion, il jeta sa plume par la fenêtre, entassa pêle-mêle, dans une armoire, Achard et Châteaubriand, Ferry et Chevalier, *Atala* et *Bois-Rosé*, peaux-rouges et peaux-blanches, chasseurs et Apaches.... et fit son *Droit!*

Cela finit toujours ainsi. Le commencement de la fin touche souvent la fin du commencement de plus près qu'on ne le pense. La Réalité est une belle et froide fille qui s'amuse quelquefois à marcher aux côtés de son antagoniste, la blonde illusion!

.....
Les *factums* de Claude LaPlume sont célèbres par leurs allures démothéniennes!

MORALE: — "Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier."

VICENTIAS-EUGÈNE DICK.

Château-Richer, mars 1873.

AGRICULTURE.

CAUSIERS.

(Suite.)

Une grange inclinée, soutenue par des accotoirs, ayant une couverture trouée et une porte privée d'un de ses battants; une étable basse, obscure, à demi enfouie dans des masses de fumier amoncelé depuis un temps presque immémorial; une espièce de remise n'ayant plus pour ainsi dire que les poteaux et les chevrons et portant néanmoins le titre de bergerie; l'ancien battant de porte de grange converti en souille à cochons, voilà ce qui constituait les bâtiments du fermier José.

Bien que nous fussions au surlendemain d'une tempête de neige et que le froid fut très-vif, nous trouvâmes cependant les animaux à la porte de la grange. C'était du reste une habitude vieille et sacrée pour cet illustre fermier que de faire sortir ainsi ses bestiaux chaque jour, afin sans doute de diminuer la quantité des fumiers à enlever de l'étable et de s'éviter en même temps le trouble de charroyer de l'eau à l'intérieur, les auges glacées du dehors offrant un abreuvoir plus économique!

Ce troupeau maigre, souffrant et dégénéré, cadrait parfaitement bien avec les bâtisses. Cinq ou six vaches mal conformées, le corps contracté par le froid, semblaient chanceler de faiblesse. Quelques moutons offraient une laine grossière et sale par le mauvais temps et les fourrages administrés sans précautions. De pauvres poulains au poil long et hérissé, à la mine triste et malade, disputaient quelques brins de paille à leurs compagnons de misère. Enfin des cochons efflanqués, à la tête et aux pattes démesurément longues, venaient mettre le comble à l'horreur du tableau par leurs cris et leurs grognements affamés.

Et dire que José, tout en nous accompagnant, se plaignait naïvement d'avoir déjà perdu une vache et deux moutons et nous faisait part des craintes d'en perdre encore au printemps.

—Je crois que je suis né pour le malheur, répétait-il en soupirant; et il m'arrive plus d'une fois d'envier le sort des marchands et des avocats des villes; car l'agriculture à mes yeux est la pire des conditions.

—Si la Providence vous eût fait marchand ou avocat, lui disait le capitaine B. vous n'en seriez peut-être pas moins malheureux.

N'allez pas croire que tout soit couleur de rose dans les carrières que vous venez de mentionner. N'allez pas croire que les déboires, le découragement et même la misère soient exclusivement réservés à la campagne. Un marchand fait honneur à ses affaires s'il est vigilant, s'il sait se rendre compte de sa situation chaque jour et s'il calcule sans cesse sur la meilleure direction à donner à son commerce; mais s'il est apathique, négligent, routinier, il ne manque pas d'arriver à la banqueroute et de s'expatrier pour cacher son infortune. L'avocat qui veut réussir, non-seulement doit posséder les talents requis, mais encore il lui faut l'étude continuelle, de l'application et du soin apportés à ses devoirs professionnels; s'il perd son temps, s'il ne travaille pas consciencieusement, la clientèle lui fait défaut et lui aussi est forcé de s'expatrier. Le succès est possible en agriculture comme dans toute autre profession, et à côté des quelques avocats, des quelques marchands qui font fortune, ne voyons-nous pas des milliers de cultivateurs prospérer et même amasser de jolis héritages à leurs enfants.

Le fermier José, qui ne recevait pas là sa première leçon du capitaine B., ne répliquait guère à ces paroles; mais, comme me disait ce dernier en nous en retournant chez lui, un cultivateur qui a vieilli dans la routine est comme un pêcheur endurci, il a des oreilles et il n'entend pas, il a des yeux et il ne voit pas.

Je retournai donc avec mon hôte, après cette intéressante visite; l'heure du départ était arrivée, il me fallait dire adieu au toit qui m'avait offert une si généreuse hospitalité.

Le lecteur me saura gré sans doute de ne pas lui faire prendre congé du capitaine B., sans donner une courte description de sa ferme, de son système d'exploitation, etc., etc.

Parlons d'abord de sa maison. Comme on l'a déjà vu, le capitaine B. est un de ceux qui pensent avec raison que le cultivateur doit, suivant la mesure de ses moyens, rechercher le bien-être et le confort.

Sa résidence, bâtie avec goût, mais sans extravagance, est disposée en vue de la plus grande utilité de sa famille. Les divisions, les ouvertures et jusqu'aux moindres détails indiquent que tout a été sagement calculé d'avance et toujours dans le but d'assurer la plus grande somme de commodité possible.

Dès que la construction de sa maison fut décidée et avant même de se procurer aucuns matériaux, le capitaine B. s'était acheté un livre traitant sur l'architecture rurale pour le prix de \$1.50. Aidé des notions et des bons avis fournis par cet auteur, il avait consacré les loisirs de plusieurs veillées à bâtir d'abord sur le papier. Rencontrait-il un ami, vite il lui soumettait ses dessins, prenait note de ses remarques et modifiait ses propres idées suivant l'occasion. Grâce à ces précautions il n'y eut aucuns tâtonnements quand les ouvriers furent à l'œuvre, les travaux marchèrent avec ensemble et jamais depuis les dispositions adoptées n'excitèrent de regrets.

Comme on le voit, le capitaine B. avait évité de tomber dans des fautes ordinairement commises par ceux qui bâtissent. Au lieu d'avoir d'abord recours à un homme entendu en architecture, on commence à amasser tous les matériaux, à dresser la charpente même, sans presque avoir de plans arrêtés, surtout pour les divisions intérieures; et lorsqu'on en vient à terminer sa construction on se trouve en face de regrets amers, on voudrait voir telle disposition à la place de telle autre, on est attristé en découvrant un inconvénient qu'il serait trop dispendieux de faire disparaître, ce ne sont plus alors de simples lignes sur le papier qu'on peut détruire et renouveler à sa guise, ce sont des murs, des fenêtres, des escaliers mal placés qui font expier la mesquinerie dont on s'est rendu coupable en ne commençant pas par le commencement.

JEAN BELLEVUE.

(A continuer.)

L'ILE DE ROBINSON.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis*:

Qui de nous, étant enfant, n'a rêvé aux prodigieuses aventures de Robinson Crusé? Tous nous aurions désiré vivre à la manière de ce sauvage civilisé, et nous versions des larmes d'attendrissement sur l'inaltérable fidélité de Vendredi. C'était pour nous le pays des rêves, et cette île déserte, qui fuyait notre doigt sur la carte, occupait notre imagination tout entière.

Eh bien! cette île est en voie de devenir une des stations du Pacifique, et voici les curieux détails que nous trouvons dans un journal:

L'île de Robinson Crusé n'est autre, on le sait, que l'une des deux îles dites *Juan Fernandez*, situées à 130 lieues environ de la côte du Chili et en ligne directe de Valparaiso. Elles sont par 33 degrés 40' de latitude sud, et 81 degrés 19' de longitude ouest.

Quand nous disons une des deux îles, nous nous expliquons mal: il y avait en effet deux îles lorsque le romancier écrivit les aventures de Robinson Crusé, mais une a disparu, il y a près de quarante ans, à la suite d'un tremblement de terre.

L'île de Juan-Fernandez peut avoir 20 kilomètres de circonférence. Elle possède des sites pittoresques, son sol est d'une remarquable fertilité, il y a beaucoup d'eau, la température est fort douce, et la main de l'homme y récolte les produits les plus abondants et les plus variés.

Ce n'est donc pas sans raison que l'écrivain anglais a choisi cette île pour théâtre des aventures de son héros. On sait d'ailleurs que durant quatre années un naufragé, nommé Alexandre Selkirk, l'habita et y vécut seul. C'est l'histoire de cet homme qui a fourni les éléments de celle de Robinson.

Juan-Fernandez appartient au Chili. Jusque vers ces dernières années on s'en occupait fort peu. Elle était le but de voyages entrepris par fantaisie par quelque riche Chilien ou quelque Péruvien pris de nostalgie.

On a raconté dans le temps les aventures d'un couple amoureux habitant Lima, qui dans l'intention de passer une lune de miel à l'abri de toute préoccupation, s'embarqua pour l'île Juan-Fernandez, où il faillit être dévoré par des chevaux sauvages.

Ce n'est que depuis quelques années que le gouvernement Chilien a pensé à utiliser ce coin de terre charmant et l'a cédé à une colonie d'Allemands.

Cette colonie, formée d'hommes laborieux, a défriché, ensemené et fertilisé les terrains de l'île, elle a élevé du bétail, de la volaille, elle y a introduit la culture maraichère et fruitière, et aujourd'hui la plupart des navires baleiniers font relâche à Juan-Fernandez pour se ravitailler et renouveler leurs provisions.

Ces navires n'ont plus à aborder la terre ferme pour faire des vivres et de l'eau; ils rencontrent Juan-Fernandez sur leur route.

Cette île est absolument isolée. Comme on l'a dit, elle est à 130 lieues du continent, et la terre la plus voisine d'elle est le groupe d'îles de San Felix, situé au nord, à distance presque égale que celle du Chili.

C'est de ce groupe que se détachaient, ainsi qu'on a pu lire dans le roman anglais, des bandes d'insulaires, qui venaient débarquer à Juan Fernandez et causaient tant de frayeur à Robinson.

On se rappelle ce festin de cannibales, que le malheureux naufragé contempla un jour tout à son aise, perché derrière un arbre, la danse de ces sauvages, et précédemment l'empreinte de deux pieds humains sur le sable, dont la vue fit frissonner Robinson. Ce groupe d'îles était enfin la patrie du compagnon de Robinson, du bon Vendredi.

LOTÉRIE EN FAVEUR DE L'ÉGLISE ST. ALPHONSE DE WINDSOR, ONT.

Toutes les personnes qui ont reçu des billets de cette loterie, sont instamment priées de faire leur retour pour le 1er de Mai prochain, vu que le tirage aura lieu sans faute ce jour-là.

VARIÉTÉS.

IL Y A ENCORE DE L'AMOUR.—Il y a vingt ans un jeune homme et une jeune fille de St. C.... promettaient de s'épouser le plus tôt possible. Le jeune homme partit pour la Californie afin d'acquiescer les moyens d'exécuter ce mariage. Mais la fortune lui fut contraire, les mois et les années passèrent sans apporter de changement à sa situation. Il vit bien des jeunes filles pendant ce temps-là et elle vit bien des garçons, mais tous deux gardèrent la foi jurée. Après vingt ans d'absence et d'attente, il est revenu la semaine dernière, et ayant trouvé sa fiancée dans les mêmes sentiments, ils se marièrent. Ils se reconnaurent à peine, lorsqu'ils se revirent, tant ils étaient changés, mais le cœur n'avait pas vieilli.

UN JEUNE HOMME HONTEUX.—Une jeune fille charmante allait trouver la semaine dernière, un des ministres protestants les plus à la mode à la Nouvelle-Orléans, et lui annonçait qu'elle était décidée à contracter mariage, mais qu'elle était obligée de faire elle-même tous les préparatifs du mariage, vu la timidité de son fiancé qui ne voulait pas se montrer. Elle ajouta qu'elle avait honte elle-même d'être obligée de faire de pareilles démarches, mais qu'il fallait bien qu'elle s'en mêlât, qu'autrement elle ne se marierait jamais. Le ministre se montra complaisant, le jour du mariage fut fixé, et l'heureux couple se rendit de bonne heure, au temps convenu, à la résidence du ministre. Celui-ci alors se rendit à l'église où un grand nombre de personnes, parents et amis des fiancés attendaient. Ils attendirent en vain ainsi que le ministre. Le timide jeune homme ne voulut jamais entrer dans l'église, malgré les larmes de sa belle fiancée, il avait trop honte de se marier devant tant de monde. Il voulait que le ministre les mariât dans une salle privée. Le ministre ayant refusé, le mariage fut remis, et la jeune fille s'en retourna bien décidée à trouver un homme moins honteux.

LES APPARITIONS EN ALSACE.—Nous avons reçu de nos Associés des nouvelles pleines d'intérêt de l'Alsace:

A quelque distance de Neubois, (Alsace) à Kritt, se trouve une colline nue et déserte, connue sous le nom de *Frankenburg* (forteresse des Francs.) C'est là le lieu où la Sainte-Vierge a daigné apparaître aux yeux ravis d'une foule de pèlerins, Plus de quatre cents personnes ont déjà, sous la foi du serment, signé le témoignage de ces apparitions, et l'autorité ecclésiastique, toujours si prudente et si circonspecte en pareils cas, recueille les documents d'une décision future.

Or, parmi ces apparitions, la plus remarquable est sans contredit celle qui vient d'avoir lieu, le jour de l'octave de l'Épiphanie.

Une foule nombreuse et recueillie s'était portée aux abords de la colline sainte pour y renouveler ses prières.

Tout à coup la sainte Vierge apparaît, faisant signe à une demoiselle de Colmar d'approcher.—Mère vénérée, dit celle-ci tout émue, quel est votre désir?—Priez, priez, continuez de prier! Vous serez exaucés, répond la Mère de Dieu et elle disparaît.

Dix minutes environ plus tard, nouvelle apparition et la sainte Vierge prononce ces paroles: "Votre délivrance est proche, je suis la Mère de Miséricorde."

Enfin, à une dernière apparition la Vierge immaculée parut entre deux anges resplendissants de lumière, qui déposèrent sur sa tête une couronne blanche: elle portait suspendue au cou une grande croix en or, et des spectateurs aperçurent le Saint-Père, Pie IX, s'avancer pour baiser cette croix.

Ajouterai-je à ce récit celui d'une vision non moins remarquable? On apercevait à côté de la sainte Vierge une église autour de laquelle caracolait nos vainqueurs. Tout à coup leur chef s'élança comme pour envahir le sanctuaire; mais on le voit se briser le crâne et tomber.

L'apparition semble se confirmer de plus en plus, et si la moitié de ce que l'on raconte et de ce que l'on dépose est vrai, cet événement sera un des plus merveilleux que l'on ait vu depuis des siècles.

Depuis le 7 juillet, il y a tous les jours de cinq cents à deux mille personnes qui s'y rendent pour prier; et tous les jours ce sont de nouvelles scènes, et dont de nombreux témoins se donnent comme garants.

Les Prussiens s'en inquiètent, et les paroles que l'on rapporte sont de nature, en effet, à les agacer.

Orate, agile poenitentiam.... Appropinquat redemptio vestra.... Propior est liberatio vestra.... Confidite, exaudientur preces vestrae....

"Priez.... faites pénitence.... votre délivrance approche.... Ayez confiance.... vos prières seront exaucées, etc.

"On mentionne aussi plusieurs guérisons surprenantes. Mgr. l'évêque de Strasbourg a ordonné une enquête, qui dure depuis deux mois."

Le Propagateur de Paris.

Un électeur rencontrant son député:

—Bonjour, mon commis.

—Comment, votre commis?

—Dame! ne suis-je pas votre commettant?

—En effet.

—Eh bien! alors, vous voyez bien que vous êtes mon commis.

Edmond About, voulant démontrer que l'Assemblée nationale achève son règne et que déjà elle n'est plus ce qu'elle était, la compare au décapité dont parle la légende arabe. Elle est j... lie cette légende.

Le condamné était à genoux sur le sable, au milieu de la place publique. Le chaouch, un exécuteur prodigieux, la plus fine lame du pays, décrivit quatre ou cinq moulinets rapides avec son sabre qui sifflait dans l'air.

—Que fais-tu? dit le patient ébloui par ce jeu cruel. J'attends que tu me coupes la tête.

—Bâisse-toi donc un peu, dit le chaouch en reposant son arme sur la terre.

L'homme se baisse, la tête tombe. Elle était coupée depuis deux minutes, mais si subtilement et si bien qu'il n'en avait rien senti.

Un gros négociant qui a ouvert dernièrement un grand magasin, a engagé un superbe commis dont l'unique spécialité est de murmurer chaque fois que se présente une acheteuse:

—Hum! la jolie femme!

Il a remarqué que l'effet était subit et qu'à partir de ce jour l'acheteuse par circonstance devenait une cliente fidèle.

Des milliers de personnes témoignent tous les jours en faveur des propriétés curatives des Pilules du Dr. Colby.